

POMPES FUNÈBRES

Sandrine Duc

raconter la vie

Organiser le dernier voyage

Aujourd'hui mon père est mort, ou peut-être hier, je ne sais pas vraiment. Je n'ai plus de père et j'ai la tête en vrac. Désormais, il va falloir vivre dans cette réalité-là, fille sans père, femme sans père. Mon père, 88 ans, avait failli mourir plusieurs fois. Sa mort n'a donc pas été brutale pour moi puisque j'avais déjà imaginé vivre sans lui. En revanche, la manière dont il est mort, je ne l'avais pas appréhendée. Mon père m'aura surprise jusqu'à la fin de sa vie. Encore aujourd'hui, 3 mois après, je suis surprise qu'il ne soit plus là, je n'y crois toujours pas.

J'ai déjà été confrontée à la mort, mais c'est la première fois que je dois participer activement, avec ma mère et ma sœur, à l'organisation des obsèques.

Mon père avait une grande intelligence de la vie, il avait tout préparé, tout est écrit dans son contrat obsèques : incinération, cérémonie civile, adresses des pompes funèbres et d'un marbrier. J'aurais envie de l'embrasser pour ça, il facilite la vie aux vivants. Mon père a déjà un columbarium au cimetière sur la tombe de la famille de sa femme, une concession prise à perpétuité. C'est dans une urne où son nom sera gravé que reposeront ses cendres. Ma mère reposera à côté de lui, leurs noms côte à côte gravés sur le même columbarium. Ils l'avaient décidé ensemble. Ce sont leurs volontés.

Un an auparavant, ma tante est morte. Tout s'était très bien passé, avec les pompes funèbres. Nous décidons donc de faire de nouveau appel à eux et, bien que sous le choc, nous partons confiantes. Le concret d'une cérémonie funéraire permet d'atténuer la douleur. Nous pensons aussi pouvoir compter sur les pompes funèbres – ils sont là pour ça, c'est leur métier –, de gérer le chagrin des autres. Mon père m'a transmis le goût du travail bien fait. Je suis allée à Taïwan et c'est ce que j'ai ressenti dans les temples bouddhiques : le soin apportés aux personnes que l'on confie à la mort et au chagrin des familles en deuil. J'apprendrai après la mort de mon père que pour lui la religion bouddhiste était la plus intelligente. Bien qu'athée comme mon père, cette pensée me réconforte.

Si l'adresse des services de pompes funèbres est toujours la même, la personne sur laquelle nous comptons est en arrêt de travail. Elle a revendu sa société à une entreprise franchisée, elle a travaillé pour eux, et n'a pas supporté leur conception du travail : faire des bénéfices, au mépris de la qualité du travail.

Écrire sur la mort n'est pas chose facile, car elle reste un sujet tabou pour beaucoup. Mon statut de fonctionnaire m'offre une certaine protection, mais je constate que les choses changent et que la qualité du travail se délite : travail à flux tendu, rentabilité, rigueur, productivité, tous ces mots qui nous assaillent à longueur de journée. Le chagrin est suffisant et je pensais naïvement que la gestion de la mort par un service de pompes funèbres était un espace protégé. Mais pourquoi le serait-elle alors qu'on retrouve les mêmes problèmes dans les maisons de retraite, et les hôpitaux ?

Stella, 35 ans environ, nous reçoit. Elle semble au bord de l'épuisement professionnel. Elle est seule et doit s'occuper de tout : gérer la boutique de fleurs et de plaques funéraires, accueillir les familles pour préparer une cérémonie, répondre au téléphone qui n'arrête pas de sonner, répondre aux familles qui se plaignent des prestations fournies, etc. Une seule chose est rapide : le devis. Très rapidement il dépasse le montant du contrat obsèques qui était fixé à 3 500 euros. Il faut être riche et prévoyant pour mourir. Je me demande si pour les pauvres, la fosse commune existe encore. Je n'en sais rien, je m'en veux de ne pas savoir.

Stella ne comprend pas que nous souhaitons que l'urne provienne d'un marbrier particulier, elle nous vendrait bien l'un des modèles qu'elle a en stock à 900 euros. POMPES FUNEBRES OU POMPES A FRIC ? Elle n'a pas fait appel au marbrier clairement mentionné dans le contrat obsèques. Ma sœur m'apprendra que ne pas respecter les volontés d'un défunt est un délit. Nous ne cédon pas mais quand nous repartons enfin, rien n'est vraiment éclairci sur ce point.

Lorsque nous appelons la mairie pour obtenir les certificats de décès, nous apprenons que ma mère doit se déplacer pour signer ces papiers. Stella nous avait demandé si nous pouvions le faire mais nous avons compris qu'il s'agissait de récupérer les papiers, pas de faire le travail des pompes funèbres pour lesquels ils sont payés... Premier couac qui nous secoue vraiment mais qui ne sera rien à côté de ce qui nous attend. Ça ne coûte rien

à ma mère qui a 82 ans de se déplacer, sauf du chagrin supplémentaire ; aux pompes funèbres ça ne coûte que du temps, et le temps c'est de l'argent. Je suis en colère, la colère maintient en vie.

L'urne pose toujours problème, à 3 jours de la cérémonie : toujours aucune nouvelle. Quand ma sœur rappelle, elle tombe sur la patronne de cette magnifique « chaîne des morts ». Appelons-la, la patronne virtuelle car nous n'avons jamais vu son visage, elle ne se coltine pas le sale boulot, elle gère plusieurs sociétés, elle est très occupée, bien loin du genre humain. Son incompétence est à la hauteur de sa diction, elle appelle ma sœur par un autre nom de famille que celui de notre père. Quelqu'un est au cimetière pour voir à quoi ressemble le columbarium. Il y a en effet un problème car aucune urne ne correspond au columbarium. « Ce n'est pas grave, nous mettrons les cendres de votre père dans un sac. »

Mon père ressemblait un peu à un personnage de roman, complexe et vivant, plein de paradoxes aussi. Il avait monté son entreprise, une scierie qu'il faisait tourner seul, hiver comme été – un endroit très beau, qui m'a marquée. Il s'arrêtait toujours de travailler pour m'accueillir quand j'allais le voir, un break à la cave, des tonneaux de cidre, un verre avec ses clients. Quand il faisait beau, il prenait parfois son après-midi, il avait la liberté des travailleurs indépendants. Il m'a appris une chose fondamentale : que le travail n'est pas toujours rentable, quand on n'en gagne pas, on se rattrape sur autre chose. Mon père aimait les plantes et les arbres, oh comme j'aimerais que ces pompes funèbres soient aussi attentives à la vie. Et s'ils se trompent de corps ? Mettre notre père « dans un sac », comment peut-on nous proposer une chose pareille ? La patronne virtuelle nous fait son petit discours pour familles endeuillés dans le chagrin qui manquent de distance. Avec ma sœur, nous nous précipitons au cimetière – nos parents habitent un petit village, pas très loin de là. Organiser les funérailles de mon père est une occupation à temps complet, par chance je travaille dans un lieu où la direction est très compréhensive.

Il fait chaud, le cimetière est vide. Seul un homme est là, qui se gratte la tête de perplexité devant une tombe qui n'est pas celle de mon père. Comme il n'a pas le bon nom de famille, il peut chercher longtemps. « Et bien j'espère pour vous que ça va s'arranger », nous dit-il. Il transporte le columbarium jusqu'à sa camionnette, au moins 30 kilos en plein soleil, cet objet n'aurait

pas dû bouger du cimetière, c'est ce que nous expliquera le marbrier. Le problème de l'urne n'est pas résolu, nous finissons par contacter le marbrier nous-mêmes. Les pompes funèbres l'ont fait mais comme elles n'ont pas transmis les bonnes infos, le marbrier n'a pas pu répondre à leur demande. C'est le monde à l'envers, c'est le marbrier – meilleur ouvrier de France, dont le travail est exemplaire – qui passe pour un charlot. Tout serait plus simple si on pouvait acheter la fameuse urne à 900 euros. Je n'ose pas imaginer ce qui se serait passé avec une famille moins décidée. C'est la mémoire de mon père, le respect que nous avons pour lui qui nous rend tenace. Je pourrais déplacer des montagnes pour respecter ses dernières volontés. Ma mère et ma sœur ne lâchent pas non plus. Le marbrier finit par me demander de prendre la tombe en photo, il retrouve la facture, il se souvient très bien de ce travail qui date de 2003, j'espère qu'il se souvient de mon père, je suis contente qu'il l'ait connu.

Il propose des urnes à 49 euros. « Je suis marbrier » nous dira-t-il « et seulement marbrier, je fais aussi des plans de travail pour les cuisines mais je suis seulement marbrier. Je ne suis pas pompes funèbres parce que je ne sais pas faire cela. Ces gens-là font aussi notre boulot, mais ils le font mal. On n'a que des emmerdes depuis qu'ils sont là, on n'avait jamais de problèmes avant avec Vera (celle qui s'était occupé de ma tante). Et voilà ils ont réussi à la faire craquer, car elle ne supporte pas le travail mal fait. »

Encore une fois nous assurons le travail des pompes funèbres. Nous revenons avec l'urne au bureau. Nous devons caler les derniers détails de la cérémonie, qui a lieu le lendemain, mais jusqu'à présent, tout va bien. La patronne virtuelle nous a tout de même dit que « 3 morts la même semaine, c'est beaucoup. » « Vous êtes sûrs au moins que vous aurez toujours du travail », a répondu ma sœur d'un ton ironique.

Ma sœur demande où sont les toilettes, Stella se racle la gorge, « Faites attention, il y a des cercueils dans les toilettes, le livreur s'est foulé la cheville. »

On pourrait en rire, on se croirait dans un remake de Six feet under... 2 cercueils à la verticale, je dessine beaucoup et j'ai le sens du détail, je vais voir ça – un tel spectacle n'a pas lieu tous les jours. Une chose me frappe : un cercueil avec une croix, beaucoup de sépultures religieuses dans cette région, et un cercueil très sobre, sans signe religieux. C'est celui de papa me dira ma sœur, je l'ai reconnu. « Papa, tu nous fais une dernière blague ?

Toi qui aimais tant marcher, tu pars à la verticale ? » Qu'est-ce qu'il vaut mieux faire : rire ou pleurer ?

Les choses sont enfin calées, nous ne pourrions pas avoir pire. En fille de commerçant, j'ai marchandé le devis, j'estime que toutes ces erreurs ont un prix. Ça aurait plu à mon père, il aimait marchander.

Nous n'aurons effectivement plus qu'un seul petit problème, le micro qui tombe en panne le jour de la cérémonie. Pas pratique quand on a prévu de lire des textes, passer des chansons et que la moitié de l'assemblée est dure d'oreille.

Ma sœur rappellera à Stella que nous n'avons rien à lui reprocher à elle mais qu'elle ferait bien de se rebeller contre une telle organisation du travail. Stella n'a pas eu l'air convaincue.

J'avais pris des notes quand tout cela est arrivé, pour calmer ma colère. Je n'ai pas eu besoin de les ressortir ; 3 mois après, tout est intact, je n'ai rien oublié.

Les choses ont fini par s'arranger, grâce à l'intervention d'une conseillère du contrat obsèques, plus douée que moi en affaires : nous avons obtenu que la totalité des frais soient pris en charge par l'assurance. Ma mère a même récupéré 100 euros du contrat, quelque part il y avait une justice. Mais ce matin, j'ai dû rappeler les pompes funèbres, parce que contrairement à ce qu'ils nous avaient dit, nous devons régler le marbrier, pour l'urne et l'inscription. Stella n'est plus là, c'est un homme à la voix suave qui m'a répondu. « Mais comment avez-vous eu des problèmes avec le marbrier ? » Non pas avec le marbrier avec VOUS, ne retournez pas les choses. Il parle tellement bas qu'on l'entend à peine, sans doute pour adoucir le client. J'ai dit que je ne ferais pas d'histoires, nous réglerons la facture, parce que je ne souhaite qu'une chose, passer à autre chose. « Au revoir Monsieur ».

Mon père a vue sur la forêt, son nom est gravé, il a des fleurs et un sapin sur sa tombe, c'est tout ce qui compte car comme il disait : « Il ne faut pas couper les arbres, ils poussent tout seuls la nuit ».